

Gagla E Aykaç¹, *lettre de moi à toi* du 20.09.2020

Chère Marie-Claire,

J'ai décidé de t'envoyer ce texte sous forme épistolaire. Tu vas le recevoir suite à un long silence de ma part, bien pauvre réponse à tes mots toujours urgents et indignés par l'état de notre humanité et de notre planète. Ton souci de toujours continuer à penser notre temps, individuellement et ensemble, me touche et nourrit mon propre désir de présence, de réflexion et d'action. Je choisis cette forme d'écriture car elle me permet de rendre hommage à une dimension clé de l'exil et du desexil : l'amitié, les personnes rencontrées en chemin, les relations intergénérationnelles, les ressources qui se tissent avec soin et qui ne peuvent être activées par la force ou par extraction. Une simple lettre, de moi à toi, car l'écriture académique, l'écriture qui explique et catégorise, l'écriture qui fait et maintient les normes continue de se dissoudre pour moi.

Il y a quelques semaines, en août 2020, je suis retournée en Turquie après 4 années d'exil. Je vois tes yeux briller à l'idée que je sois rentrée. Je sais que tu aurais été inquiète pour moi avant mon départ au retour incertain. Comme tous mes proches, tu aurais retenu ta respiration le temps que je passe la frontière. Pendant 4 ans, avec et sans patience, j'ai guetté l'apparition de la brèche qui deviendrait mon chemin. Puis, j'ai entendu un murmure qui m'annonçait mon départ. Je me suis préparée méthodiquement, stratégiquement, moralement, corporellement, immunitairement. Dans ce murmure, il y avait la nécessité de restaurer une certaine forme de mobilité afin de naviguer dans le chaos qui nous engloutit. Il n'y avait aucune ambition de gloire ni dans mon départ ni dans mon retour, mais une prise de risque mesurée avec l'aide de mon avocate. Des jours de détention ou une incarcération à durée déterminée peuvent paraître cruels pour certains et plutôt banals pour ceux qui sont en prison à vie ; mais semblent toujours bien plus surmontables que la réalité ne pas voir ou toucher nos proches avant leur mort.

Les procès pour propagande terroriste auxquels nous étions tous - les universitaires pour la paix- sujets ont duré pendant des mois, avec de longues procédures bureaucratiques qui sont elles-mêmes des épreuves quotidiennes qui hantent des nuits sans sommeil. Les universitaires qui ont fait leurs dépositions ont formulé des plaidoyers sur leurs expériences personnelles de la répression étatique, des considérations au sujet du rôle des intellectuels et des institutions universitaires, des marques de solidarité avec le peuple kurde et toutes les minorités ethniques, religieuses, et sexuelles vivant en Turquie, et des critiques des formes de contrôle et de répression qui ont pour but de briser toute opposition, et restreindre nos espaces de liberté. Ces plaidoyers constituent aujourd'hui une archive importante qui documente les régressions de la démocratie et de l'état de droit en Turquie, et les formes de résistances². Puis la Cour Constitutionnelle a déposé un verdict reconnaissant l'absurdité de ces procès qui ont été annulés l'un après l'autre, avec beaucoup

¹ Voir aussi son texte du colloque de Genève, Desexil. L'émancipation en acte, Genève, 2017, « violence, civilité, exil/desexil : trajectoires de/en Turquie », in Actes du colloque, Caloz-Tschopp M., C. Wagner V. et al., L'Harnattan, 2019, vol. 3, p. 71-89. Voir l'ensemble dans la base de données.

² Voir www.bianet.org

de dommages et sans intérêts. Entre temps, les morts civils continuaient de survivre sans aucuns droits citoyens ; les cimetières, les prisons, et les lieux d'exils surpeuplés.

J'ai ainsi fait l'expérience du desexil au sens premier de Marcelo Vignar, c'est à dire du retour au « pays » après une période d'absence forcée. Au récit des aspects psychologiques des départs forcés et des retours ambigus décrits par Vignar, j'ajouterai une bonne dose de vertige, car les médias sociaux et technologies de communication ont multiplié nos expériences du temps et de l'espace depuis les années 1970. Nous ne sommes pas partis en exil d'un endroit précis pour arriver dans un autre endroit stable. Nous avons continué à vivre là-bas alors que nous étions ici et ailleurs, souvent en suspension, au gré de décalages horaires et de la bureaucratie. L'exil et le desexil ne se succèdent pas de façon linéaire, ils se nourrissent, ils se ressemblent. Il n'y a de certitude ni dans le départ ni dans le retour, c'est l'incertitude et le chaos qui nous transportent. Papiers en ordre ou désordre, procès en cours ou lynchages non officiels, nos noms sur des listes obscures ne veulent plus rien dire.

Nous sommes en effet, comme tu le suggérais déjà depuis longtemps, chère Marie-Claire, tous des exilés. J'ai entamé ce voyage de retour en aout 2020, masquée et traquée comme tout le monde. Globalement, des mobilisations antiracistes massives faisaient face à des mouvements suprémacistes de plus en plus décomplexés, nous vivions depuis plusieurs mois des confinements et déconfinements variés, et la paupérisation déjà massive de la population alors que les forets continuent de brûler. Aujourd'hui, je comprends mieux que le fait de se reconnaître en tant qu'exilé avec un potentiel de desexil donne une force subjective, car c'est notre qualité d'exilé nous a donné les outils et compétences pour naviguer la pandémie, pour avancer avec la mort, avec une conscience du système carcéral, de la violence des frontières et de la bureaucratie, de l'arbitraire, de l'injustice, et de l'impunité. C'est elle qui nous a épargné la réalité d'être paralysés par l'ampleur des désastres que la pandémie a dévoilé. Cette condition d'exilé, nous a aussi forcé à être en compétitions les uns avec les autres, elle a généré des conflits entre ceux qui étaient partis et ceux qui étaient restés, entre ceux qui avaient des privilèges et ceux qui avaient moins de ressources. Au final, nous continuons de tous vivre dans l'incertitude, certains avec plus de confort que d'autres, surtout blessés par des ruptures insensées avec des proches ou des alliés, et enragés contre ce système qui ne cherche qu'à extraire le pire de nous.

C'est sans doute grâce à toi, Marie-Claire, que j'ai consciemment entamé mon processus de desexil alors que je refusais encore de me voir exilée, que j'ai trouvé des mots pour penser et exprimer les tensions qui me hantent, que j'ai su reconnaître l'universalité de la violence extrême et pointer vers les responsables, plutôt que de retourner cette violence contre moi-même. Tu sais que je n'ai pas osé souffrir pendant ces années d'exil tant il y avait de souffrance autour de moi. J'ai cherché, tout comme toi, à faire face à mes propres passions tristes et à contribuer aux petits miracles qui résultent de formes de solidarité organisées et déterminées.

Le desexil est une fissure dans l'exil mais elle ne le défait pas, c'est une possibilité de continuer le travail nécessaire de se transformer. Le desexil se présente souvent sous forme d'invitation, une invitation sourde et insistante qui émane d'amis, et s'apparente à la poésie et la philosophie, du creux de nos blessures. Il faut s'adoucir pour mieux savoir s'affirmer sans se briser. La tentation de s'intégrer et de se conformer - si on en a l'opportunité - est

forte et elle implique de fermer l'oreille et le cœur aux violences qui se déploient. Plus qu'un retour, le desexil est une forme d'écoute qui aime entendre et reconnaît les voix de toutes celles et ceux qui résistent chez nous et ailleurs. Le desexil est une forme de recherche où on se fait toutes archivistes, traductrices, soignantes et créatrices, où on cherche à reprendre possession de son temps, à s'accommoder sans s'habituer à des espaces de vie restreints.

Une fois de l'autre côté, nos sourires soulagés marquent nos petites victoires passagères, alors que l'odeur d'Istanbul me prend dans toute sa gloire. Puis, Beirut a explosé ; et la vie a continué avec cette réalité, en plus. Là-bas, pendant ces quelques jours tant attendus, j'ai arpenté les ruines de nos vies et de leurs vies, à l'affût de saveurs dont l'accès est maintenant gardé secret, réservé à ceux et celles qui savent vivre autrement. Il n'y a parfois que l'amour pour vous retenir alors que c'est toujours l'amour qui vous pousse dans des chemins tortueux et inconfortables.

Il y a un mois, en Turquie, l'avocate Ebru Timtik est morte. Pour certains, elle a été assassinée par la violence étatique ; pour d'autres, elle est morte suite à une grève de la faim qu'elle avait entamé 238 jours auparavant, alors qu'elle était en prison et demandait son droit à un procès équitable. Ebru n'est pas la première à user de ce mode d'action politique, et elle n'est déjà plus la dernière. En Turquie, les grèves de la faim ont une longue histoire et sont presque toujours liées à des formes de résistance aux politiques carcérales et punitives de l'état. Elles ne s'adressent pas seulement aux dirigeants politiques, elles s'adressent aussi à nous. Chaque corps et chaque esprit qui s'éteint dans un hurlement silencieux marque la violence extrême de ceux qui nous dirigent, et nos défaites. On ne sait pas comment rendre hommage aux personnes qui se sont engagées dans ce mode d'action politique, qu'elles soient aujourd'hui mortes ou qu'elles vivent avec différentes formes de traumatismes ou d'handicap. Comment produire une critique sensible de ces violences sur soi qui reflètent la violence institutionnelle extrême, sans nier la détermination de ceux et celles qui ne cherchent qu'à affirmer leurs droits et leur dignité ? La violence extrême défait toute possibilité du politique. Et c'est ainsi que cette lettre que je t'adresse commence par la rage et l'impuissance qui nous habite.